

[Douala, Cameroun]

Il y a la dure ville, faite de tôles, et, dans le même métal, l'art malicieux de Salifou Lindou. Il y a la nuit sombre, où croisent les gladiatrices blindées et la lumineuse nef des rêveurs.

# La failure urbaine

Texte de Lionel Manga

Lionel Manga  
Épistémologue,  
chercheur,  
orfèvre de mots,  
cet intellectuel  
passionné  
de culture  
contemporaine  
tient une  
chronique dans  
le quotidien  
camerounais  
*Le Messager*.  
Il publie  
régulièrement  
des textes sur  
divers thèmes  
contemporains  
dans plusieurs  
revues de l'espace  
francophone.

## Les tôleries de Lindou

Un artefact industriel symbolise à lui tout seul l'irruption de la Ville et l'avènement d'une nouvelle forme d'établissement humain : la tôle ondulée. D'abord en zinc oxydable et importée, puis désormais en aluminium, produite localement et moins sujette à corrosion, elle a disqualifié rapidement les matériaux traditionnels de toiture extraits de la biomasse, à l'instar des nattes de palmes qui couvrent encore moult cases villageoises au sud de l'Adamaoua. Recyclée, la tôle fait les palissades, les cloisons ajourées des latrines et des « salles d'eau » de fortune extra muros. Tôle et ciment marchent du même pas cadencé. Le dur du béton et du métal triomphe du doux de la construction en terre et du végétal pourtant mieux adaptés aux conditions thermiques de cette latitude géographique. La dissonance écologique est terrible, flagrante.

La Ville n'est pas vraiment de tout repos : c'est une aventure permanente. L'arnaque est au coin de la rue sous tous les traits possibles. Même ceux d'un mioche. La Ville est dure et coriace. Vorace. Elle est pleine de chausse-trappes improbables. La Ville est à ce titre contondante : elle est donc tout, sauf moelleuse. La Ville est un terrain dangereusement miné pour la candeur. Telle est la conviction arrêtée de Salifou Lindou. La Ville est une confrontation âpre, rude, énergique. Comment alors traduire cette expérience quand on est plasticien ? Question cruciale, déterminante, dans une démarche sincère.

Le doux Lindou a choisi la tôle. Du coup, ses outils de travail excèdent le pinceau. C'est que le métal ne se laisse pas faire aisément et il faut suer pour y inscrire une expression : il ne se rend pas à l'intention de l'artiste comme la toile. Il y va de meules et de perceuses électriques

qui vrombissent sur la véranda étroite ou dans l'atelier encombré. Lindou lutte avec la tôle : empoignade formidable entre esprit et matière. Empoignade répétée. Réitération esthétique du rapport sans douceur avec la Ville d'un timide qui fume volontiers la pipe.

Avec ces tôleries fort prisées des amateurs d'art plastique, Salifou Lindou se fait sans coup férir le greffier loufoque et contemporain de l'apogée d'une certaine apocalypse urbaine en cours à Douala. Anarchie, perte des repères et déstructuration, violence. La totale. Ses scarifications à peine mitigées de taches de couleurs fredonnent la mélodie grinçante du ressac de la Ville. Sur fond de grisaille uniforme et sans issue. Le chaos. De New Bell, de Ndokoti, du rond-point de Deïdo, de BP Cité. Le must de la « failure » urbaine vert rouge jaune. La *Panique* de Virilio n'est pas bien loin, la vitesse en moins.

Lindou affectionne la tôle rouillée : celle qui a vécu des histoires et des histoires. Au début, il la ramassait. Puis elle est devenue rare : la crise économique aidant, les rebuts d'hier deviennent des possibilités de lucre à l'échelle de la débrouillardise. Et quand il offre d'échanger trois tôles neuves contre une vieille tôle, les gens sont quelque peu déconcertés par cette curieuse proposition. La démarche est fortement asymétrique. Et a priori à son détriment. Au Cameroun ? Déroutant. Sous son collier de barbe et sa houppette dreadlockée soigneusement entretenus, Lindou est un as de la malice à géométrie variable qui avance en « tôle » méthodiquement son chemin de plasticien reconnu sur la place. Jusqu'où ira cet anti-pacte avec la tôle ? Lequel fera rendre gorge à l'autre dans cette empoignade à huis clos qui frise le règlement de comptes ? (...)



© ZAYNAB TOYOSI ODUNSI

## Black night

Une soirée privée bat son plein à Bonanjo. Sur invitation. Happy few only. Il faut patte blanche montrer et des vigiles musclés y veillent, assistés de molosses dressés pour inquiéter sérieusement les éventuels resquilleurs. Une famille de commerçants installés de père en fils depuis 1946 au Cameroun a battu le rappel de sa mailing-list haut de gamme pour lui présenter le dernier chic dans ses magasins en matière de télévision et de nouvelles technologies. A l'ombre de la résidence des chefs de la dynastie Bell : l'étonnante Pagode que Céline évoque furtivement dans *Voyage au bout de la nuit*. Et à courte portée de voix du monument local dédié au Soldat inconnu, qui est planté au beau milieu du jardin public de la place du Gouvernement, dont le pourtour est saturé d'automobiles aux chromes rutilants : les convives triés sur le volet de la Marchandise, membres actifs de la Global Glamour Society. En vertu de leur pouvoir d'achat.

Ailleurs, le gravier du jardin d'une modeste maison crisse régulièrement sous les pas des joyeux lurons qui se pressent à un pot de l'amitié et de l'au revoir à un artiste en fin de séjour à Douala. L'atmosphère y est toujours bon enfant. Musique, intelligence et fumée à bord de la lumineuse nef des rêveurs. De Jimi Hendrix à Eminem, en passant par Led Zeppe-  
lin, Janis Joplin et Burning Spear, la nuit est forcément une belle odyssée, les conversations revisitent le monde autour d'un pastaga, et des rires fusent sur

le trait d'esprit de tel ou tel. On se lâche totalement dans ces parages : enclave urbaine de poésie entre mangrove et macadam. Au cœur de Douala. Entre fidélité raisonnée à l'héritage familial et invention permanente du futur. Des interstices d'urbanité existent dans la nuit anthracite. Black Night...

A quelques encablures de ces lisses aménités, la Ville rend un autre son de cloche nocturne. La nuit est interlope : tendrons et mijaurées s'abstenir. Une chatte noire est une chatte noire et honni soit qui mâle y pense. La visibilité réduite, faute d'éclairage conséquent, masque considérablement et opportunément la poignante décrépitude urbaine qui offusque si violemment de jour la vue la plus myope, au fond de l'estuaire du Wouri. Les chasseurs habiles et chevronnés de petites vertus patentées croisent dans ces eaux troubles des gladiatrices estampillées et définitivement blindées, des tirelires à combinaisons de chiffres, absolument sans vergogne, et ces engeances blasées forment en parallèle des équipées sauvages contre la tendresse, surfant sur l'onde brûlante de stupre et de lucre qui vrille la fêlure urbaine après le crépuscule et jusqu'au bord de l'aurore. ●

*La visibilité réduite, faute d'éclairage conséquent, masque la poignante décrépitude urbaine qui offusque si violemment de jour la vue.*

Extraits de *L'Ivresse du papillon - Regard sur le Cameroun contemporain*, de Lionel Manga. Collection Les Africaines, Artistafrica/Edimontagne, 2008.